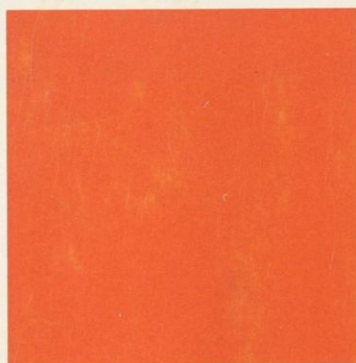


FRANCINE HERAIL

histoire
du Japon

des origines
à la fin de Meiji



PUBLICATIONS

ORIENTALISTES
DE FRANCE



DU MÊME AUTEUR

Fonctions et fonctionnaires japonais au début du XI^e siècle, POF, 1977.
Bibliographie japonaise : ouvrages traduits du japonais, études en langues occidentales. *Nouvelle édition*, POF, 1986.

BIBLIOTHÈQUE JAPONAISE
Collection dirigée par René SIEFFERT

93

ISSN 0293-0684

21.22

SITUATION DU JAPON

HISTOIRE DU JAPON

des origines à la fin de l'époque Meiji

[1]



Matériaux pour l'étude de la langue
et de la civilisation japonaises

par

FRANCINE HÉRAIL

OUVRAGE PUBLIE PAR LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS
AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION
POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ET DE LA CIVILISATION JAPONAISES



PUBLICATIONS ORIENTALISTES DE FRANCE

8 8°00

1603

(15, I)

BIB 30845-11-12-1986-34803

Collection dirigée par René SIEFFERT

HISTOIRE DU JAPON

des origines à la fin de l'époque Meiji

Fondation ALC - décembre 1986
Bibliothèque de la Fondation ALC - Paris

Matériaux pour l'étude de la langue
et de la civilisation japonaises

par

FRANÇOIS HÉRAL



OUVRAGE PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS
AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION
POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ET DE LA CIVILISATION JAPONAISES

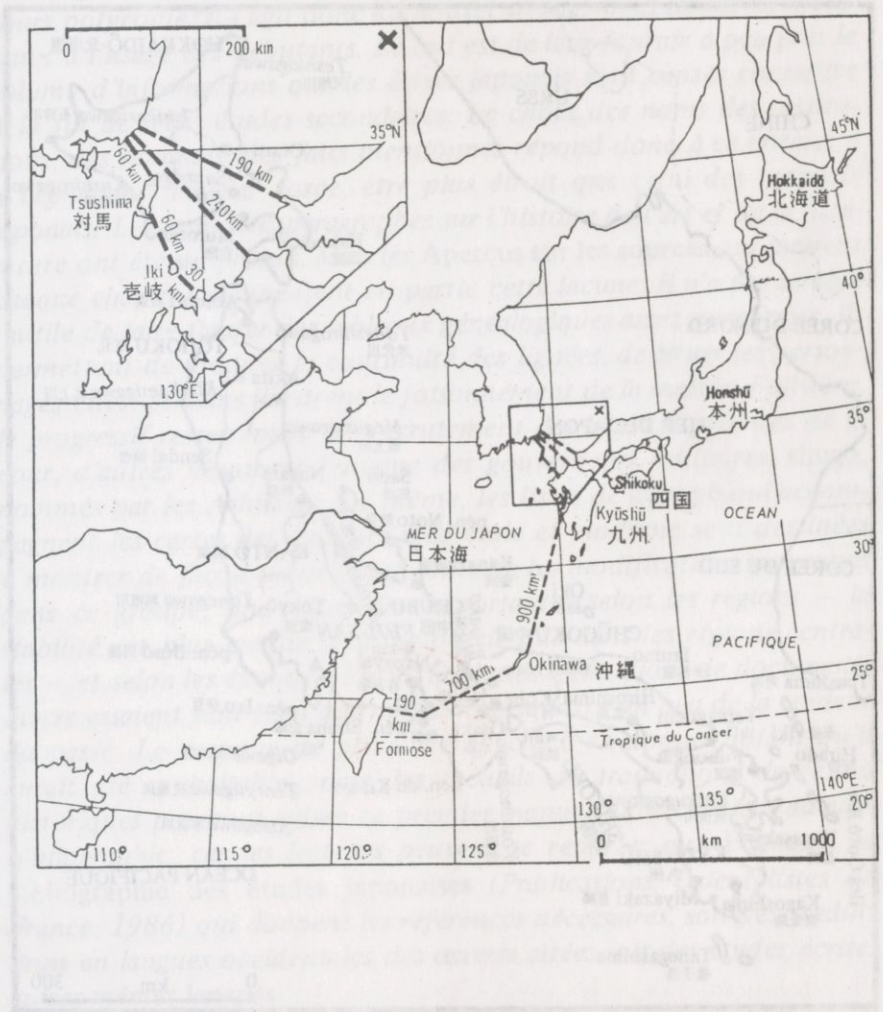
© ALC - décembre 1986

ISBN : 2-7169-0238-0

Tous droits réservés : loi du 11 mars 1957

PUBLICATIONS ORIENTALISTES DE FRANCE

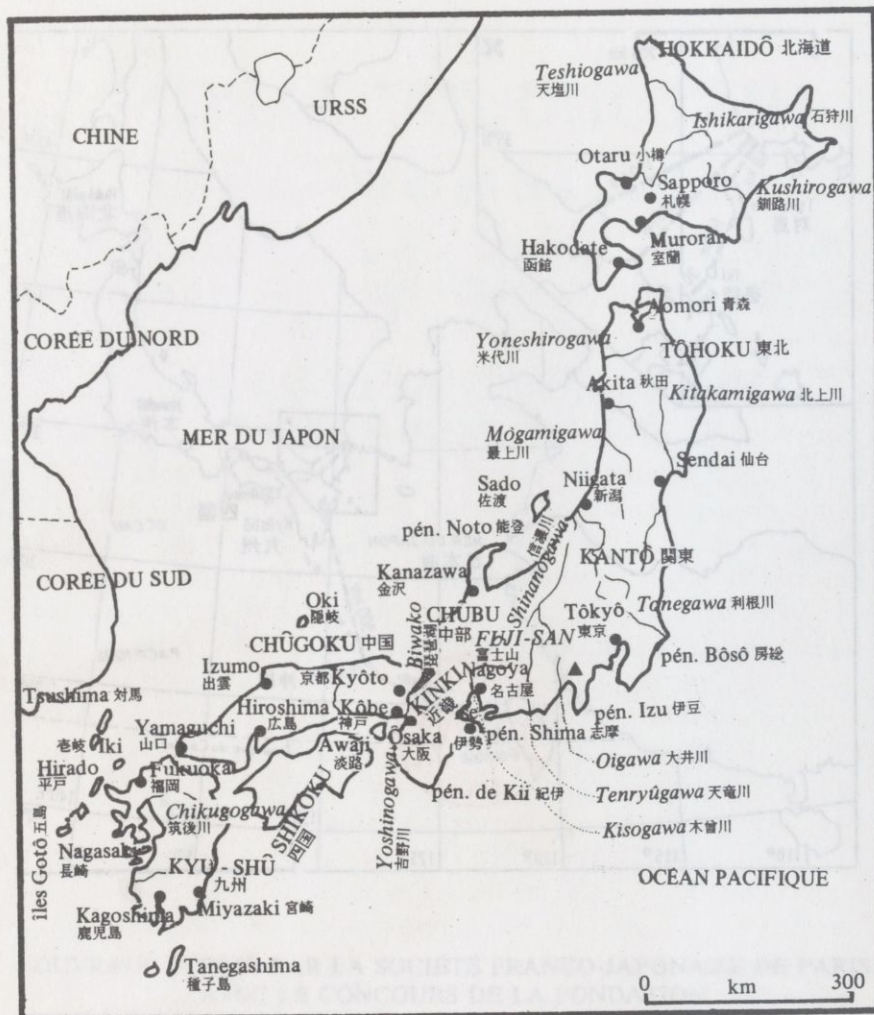
SITUATION DU JAPON



Le livre et ce qui s'en suit est un ouvrage. Il est destiné à donner une idée de l'importance de certains aspects de la situation géographique du Japon. Les thèmes qui ont servi de base à la discussion sont :

"Le Japon national d'aujourd'hui"

LES RÉGIONS DU JAPON



AVANT - PROPOS

Ce manuel est le fruit de plusieurs années d'enseignement de l'histoire du Japon aux étudiants du premier cycle de l'Institut national des langues et civilisations orientales. Il a d'abord eu la forme d'un cours photocopié. Il s'agit donc du nouvel arrangement de divers matériaux à l'usage des débutants. Le but est de leur fournir à peu près le volume d'informations que les élèves japonais sont censés connaître à la fin de leurs études secondaires. Le choix des noms des institutions, des hommes, des faits mentionnés répond donc à ce critère, il a cependant dû, par force, être plus étroit que celui des manuels japonais. Les habituels paragraphes sur l'histoire de l'art et de la littérature ont été supprimés. Mais les Aperçus sur les sources qui ouvrent chaque chapitre compensent en partie cette lacune. Il n'a pas semblé inutile de faire figurer des tableaux généalogiques assez nombreux, ils permettent de mesurer la continuité des lignées, de situer les personnages cités; certains illustrent le foisonnement de la maison Fujiwara, le progressif resserrement du recrutement des hauts dignitaires de la cour, d'autres montrent l'origine des gouverneurs militaires, shugo, nommés par les Ashikaga. De même, les listes de daimyô qui accompagnent les cartes des époques médiévale et moderne sont destinées à montrer de façon un peu plus concrète les modifications survenues dans ce groupe, plus ou moins importantes selon les régions — la stabilité est plus grande à la périphérie que dans les régions centrales — et selon les époques. Enfin, quelques traductions de documents divers essaient tant bien que mal de transmettre un peu de la couleur du passé. Le manque de place a empêché d'en donner autant qu'il aurait été souhaitable, mais des recueils de traductions de textes historiques pourront suivre ce premier manuel. Il ne contient aucune bibliographie, car les lecteurs peuvent se reporter aux *Éléments de bibliographie des études japonaises* (Publications Orientalistes de France, 1986) qui donnent les références nécessaires, soit des traductions en langues occidentales des œuvres citées soit des études écrites en ces mêmes langues.*

Le titre et ce qui vient d'être dit indiquent assez les limites de cet ouvrage. Il est destiné à donner une trame, à présenter un certain nombre de faits et d'institutions, mais on n'y trouvera que l'écho fort affaibli des thèmes qui ont nourri les réflexions et discussions des

*Du Centre national d'enseignement à distance.

historiens, ce qui pourrait devenir un chapitre de l'histoire des idées au XX^e siècle. Le système des codes de l'époque ancienne peut-il être qualifié de despotisme asiatique ? Dans quelle case placer ceux que les textes du temps appellent ryômin, littéralement « le bon peuple », ou hyakushô, « les cent familles » ou « les paysans » : dans celles des esclaves ? des serfs ? ou ailleurs ? Le domaine, shôen, est-il une structure antique ou médiévale ? Les « possesseurs de lots de rizières dénommées », myôshu, sont-ils des serfs, des possesseurs de serfs ou de petits exploitants quasi indépendants ? Le régime des Tokugawa est-il féodal ou une version japonaise de la monarchie absolue de l'époque moderne de l'Europe ? A quel moment se situe le stade pré-capitaliste de la manufacture ? Il faut donc garder à l'esprit que les termes désignant catégories de la population, fonctions, institutions agraires ou fiscales, peuvent faire l'objet d'interprétations diverses et quelquefois contradictoires. C'est pourquoi ils ont toujours été écrits au moins une fois sous leur forme originale au moyen des caractères. La traduction de ces termes présente des difficultés presque insurmontables et court sans cesse le risque de n'être que trahison. La règle a été d'éviter de prendre pour équivalents des noms d'institutions bien datées de l'Occident. Les choix se sont portés soit sur des traductions devenues banales, même si elles ne sont pas très satisfaisantes, par exemple « empereur » pour tennô, soit sur des périphrases rendant compte du sens du mot d'origine, cas de myôshu. Le lexique proposé reste largement sujet à révisions et améliorations. Ce premier manuel en appelle d'autres plus spécialisés portant sur les grandes périodes de l'histoire du Japon.

Ce bref avant-propos ne saurait se terminer sans que soient cités et remerciés pour leur aide Mlle Catherine Garnier et M. Pierre Souyri, de l'Institut national des langues et civilisations orientales, ainsi que Mme Janine Coursin, qui a assumé la tâche de préparer et placer les caractères, enfin les membres du Conseil de gestion de la Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises sans laquelle ce manuel n'aurait pu être publié.

[Le système Hepburn a été utilisé pour la transcription des mots japonais. Les caractères pour lesquels il en existe une, sont donnés sous leur forme simplifiée. Selon l'usage japonais, le prénom est placé après le nom. Les dates de naissance des personnages des périodes ancienne et médiévale ne sont pas absolument sûres, outre qu'elles ne sont pas toujours connues avec certitude, le calcul de l'âge — tout individu a un an de plus à chaque jour de l'an —, la date du début de l'année — souvent en janvier ou même début de février dans le calendrier luni-solaire — sont différents au Japon et en Occident et entraînent certaines erreurs.]

INTRODUCTION

LES GRANDES DIVISIONS DE L'HISTOIRE

Depuis que les historiens ont eu l'ambition de rendre compte du sens de l'Histoire et de définir des étapes, on a commencé à découper la durée en périodes. Au début du VIII^e siècle, quand les premières histoires officielles furent compilées, on posa la distinction entre l'âge des dieux et l'époque historique qui commençait à l'avènement du premier empereur humain, Jinmu-tennô, censé avoir fondé l'empire en 660 avant notre ère, c'est-à-dire plus de 1 400 ans avant la rédaction des premières chroniques conservées. Dès le XVIII^e siècle, les mythes de l'âge des dieux ont fait l'objet d'interprétations diverses du littéralisme à l'évhémérisme. L'étude de la mythologie peut aider l'historien à comprendre certains aspects du Japon ancien, à repérer des influences. Quant à Jinmu-tennô, on le considère souvent comme un doublet légendaire d'un souverain de la fin du III^e ou du IV^e siècle. Les découpages adoptés par les auteurs du XII^e au XIX^e siècle se fondent tous sur des considérations extra-historiques. Le moine Jien (1155-1225), auteur du livre « Mes vues sur l'Histoire » (*Gukan-shô*), était imbu de l'idée que la décadence était inéluctable et en définit les sept étapes. Le philosophe et homme d'Etat Arai Hakuseki (1657-1725), dans son « Essai sur l'histoire » (*Tokushi yoron*), distingue neuf transformations dans la période où le pays était sous l'autorité de la cour, et cinq depuis l'âge des guerriers, mais les 6^e, 7^e, 8^e et 9^e étapes de la première période recouvrent les 1^{re}, 2^e et 3^e étapes de la deuxième, ce qui reflète la structure double du pouvoir aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Ce n'est pas la seule observation qui lui a fourni les chiffres 9 et 5, mais la lecture du « Livre des Mutations », le plus vénérable classique de la Chine. Cependant, Hakuseki et ses successeurs des XVIII^e et XIX^e siècles ont posé la deuxième grande division de l'histoire du Japon et opposé à l'âge de la prééminence de la cour l'âge des guerriers qui commence environ au XII^e siècle.

D'une façon générale, que la périodisation soit assez grossière ou plus fine, depuis le XVIII^e siècle les auteurs ont souvent retenu pour critère essentiel celui de l'autorité réelle, et qualifié les périodes par le nom du lieu d'où elle s'exerce ou celui de ceux qui en sont revêtus. Cependant, les auteurs, depuis la guerre, essaient souvent de rejeter la terminologie purement japonaise des noms de capitales ou de familles, pour adopter une périodisation qui fasse entrer l'histoire du Japon dans le grand courant de l'histoire universelle, ou qui tienne davantage compte des modifications de la société, considérées comme plus importantes que les avatars du régime politique. Ils parlent donc d'époques ancienne, médiévale, moderne et contemporaine, de despotisme et d'esclavage antiques, de féodalité et de servage médiévaux, de capitalisme marchand de l'époque moderne. Dans la suite de l'exposé, nous donnerons à la fois les termes mis en usage par les historiens du XIX^e siècle, qui sont d'ailleurs loin d'être abandonnés, quand ce ne serait que dans les domaines de l'art, de la pensée, de la littérature, et les termes plus modernes. Quant aux coupures de période à période, elles sont évidemment moins nettes dans le système qui tend à s'imposer actuellement.

PRÉHISTOIRE ET PROTOHISTOIRE

Depuis la fin du XIX^e siècle, l'âge des dieux et les premiers règnes des empereurs anciens sont devenus Préhistoire et Protohistoire et sont périodisés suivant le critère du matériel utilisé. Les informations écrites de sources chinoises, contemporaines, ou japonaises, notablement postérieures, commencent vers le III^e siècle de notre ère, qui peut être considéré comme le moment du passage de la Préhistoire à la Protohistoire.

Le Paléolithique s'achève vers 8000 avant notre ère pour faire place au Néolithique¹, souvent désigné sous le nom d'« époque de la poterie à décor cordé » *jōmon*, qui dure jusqu'au début du III^e siècle avant notre ère. Les spécialistes distinguent cinq sous-périodes suivant l'aspect de la poterie. Du III^e siècle avant au III^e siècle après notre ère, s'étend l'époque dite « de Yayoi », du nom du lieu qui a fourni les premiers spécimens de poterie caractéristique de ce temps. Cette époque est marquée par l'introduction de la riziculture irriguée, l'usage du métal, et par les premières relations connues avec la

1. Les historiens japonais placent généralement dans le Néolithique la période Jōmon, qui pourtant n'a connu l'agriculture que dans sa phase finale; strictement parlant, il vaudrait mieux parler de Mésolithique, *chūsekki-jidai*.

Chine et la Corée. Elle fait transition entre la Préhistoire et la Proto-histoire.

Elle est suivie par l'époque des «Grandes Tombes» (*kofun*) qui commence au III^e siècle et s'achève à la fin du VI^e siècle. Les grands tumulus, sépultures de chefs locaux, caractérisent cette période au cours de laquelle, par un processus qui nous échappe en grande partie, la dynastie du Yamato a étendu son autorité sur la plus grande partie des îles de Hondo, Kyû-Shû et Shikoku, fait sentir son influence sur le sud de la Corée et progressivement assimilé divers apports culturels du continent dont le plus notable, au VI^e siècle, est le bouddhisme.

PÉRIODE ANCIENNE

A la fin du VI^e siècle commence la période ancienne qui dure jusqu'au XII^e siècle. On utilise souvent le terme de «période d'Asuka», du nom de la région méridionale de la province du Yamato ou du bassin de Nara où les souverains ont eu, la plupart du temps, leur résidence, pour désigner le VII^e siècle ou, plus exactement, la période qui va de 593 à 710. Ce siècle vit, en trois étapes, l'assimilation des principaux aspects de la civilisation chinoise (écriture, pensée, organisation administrative), la transformation des grands et des puissants locaux en un corps de fonctionnaires. On distingue trois subdivisions: la première campagne de sinisation avec le prince Shôtoku (574-622), les grandes réformes du milieu du siècle, et, après 672, l'organisation définitive de ce qu'on nomme «État régi par les codes», le code de Taihō (701) modifié en 718, ayant servi de législation fondamentale durant toute l'époque ancienne.

L'histoire de l'art, elle, distingue une période d'Asuka qui désigne essentiellement le premier art bouddhique du début du VII^e siècle et une période dite «Hakuhō», de 645 à 710 (le nom de Hakuhō est celui d'une ère qui aurait duré de 649 ou 650 à 653 ou 654).

La période d'Asuka forme le prologue de l'époque ancienne dans laquelle on distingue souvent les époques de Nara et de Heian. La cour résida à Heijō-kyō (Nara), première capitale permanente, de 710 à 784 et, après dix ans d'hésitation, Heian-kyō (Kyōto) fut le site définitivement choisi en 794. L'époque dite «de Nara», soit le VIII^e siècle, serait le moment où les codes auraient été le plus exactement appliqués, où on se serait le plus rapproché de l'idéal de centralisation bureaucratique à la chinoise, d'où le terme d'«époque de l'État régi par les codes», *ritsuryō kokka*; les historiens de l'art parlent, eux, de l'art des ères Tenpyō (729 à 766).

On distingue, dans l'époque dite « de Heian », une période antérieure qui va jusqu'au milieu du X^e siècle, durant laquelle le régime des codes, quoique miné lentement, se maintient cependant, et une période postérieure qui voit sa décadence définitive, l'apparition et la multiplication de relations de clientèle au sein de l'aristocratie des fonctionnaires comme dans le reste de la société, le développement de domaines jouissant d'exemptions fiscales. L'expression *ôchô jidai*, époque dominée par l'aristocratie de la cour, tend maintenant à entrer dans l'usage pour désigner cette période postérieure. On distingue de la fin du X^e à la fin du XI^e siècle la période dite « des Fujiwara » ou « du gouvernement des régents » (Fujiwara), *sekkan jidai*, et de la fin du XI^e à la fin du XII^e siècle la période dite « du gouvernement des empereurs retirés », *insei jidai*, moment de décadence profonde pour la cour, de montée des lignages guerriers. L'histoire de l'art retient les noms des périodes Kônin (810-824) et Jôgan (859-877), du nom d'ères du IX^e siècle, et de période Fujiwara qui couvre à peu près les X^e, XI^e et XII^e siècles. L'époque ancienne s'achève quand un lignage guerrier, celui des Taira, réussit à dominer la cour de 1159 à 1180, ce fait marquant l'entrée dans le Moyen Age.

MOYEN AGE

Le Moyen Age dure jusqu'au XVI^e siècle ; on parle aussi à son sujet d'âge des guerriers, *buke jidai*, ou d'âge féodal, *hôken jidai*. L'année 1185, date de la défaite définitive des Taira devant leurs rivaux, les Minamoto, est souvent choisie pour début de l'époque de Kamakura, du nom de la ville de l'est du pays où Minamoto no Yoritomo établit les organes de son gouvernement qui devaient y rester jusqu'en 1333. Cette époque de Kamakura constitue la première étape du Moyen Age. Yoritomo avait reçu de la cour, en 1185, le droit de nommer des officiers domaniaux et des espèces de gouverneurs militaires chargés de contrôler, en son nom, les agissements des guerriers d'une province et, depuis 1192, il avait été gratifié par l'empereur du titre de « général chargé de la pacification des barbares de l'Est », abrégé en « général », *shôgun*, qui lui donnait autorité sur les guerriers, principalement sur ceux qui s'étaient reconnus ses hommes ; ce titre devait rester jusqu'en 1867 celui de tous les chefs des gouvernements militaires, gouvernements dont le pouvoir s'exerçait principalement sur les guerriers, ou *bakufu*, que connut le Japon. Le régime de Kamakura, ou premier *bakufu*, est caractérisé par l'existence d'une double série d'institutions : celles de l'époque ancienne qui achèvent

de mourir et celles, nouvelles, du gouvernement des guerriers, et par l'inexistence de tendances centrifuges, les organes de Kamakura maintenant un contrôle strict sur les guerriers de tout le pays.

On distingue trois sous-périodes. La période antérieure va jusqu'en 1221, période d'organisation qui s'acheva en 1219 par l'élimination des descendants de Yoritomo et, en 1221, par une ultime et vaine tentative de résistance de la cour; la période moyenne est celle de l'apogée du régime dirigé par les régents Hôjô. La période finale s'ouvrit par l'épisode glorieux de l'échec des invasions mongoles, en 1274 et 1281; mais le début du XIV^e siècle vit renaître l'agitation de la cour, des grands monastères et des guerriers, vassaux ou non du *bakufu*.

La brève période de restauration de l'ère Kenmu (1333-1336) marque l'entrée dans un deuxième âge féodal caractérisé par des désordres généralisés et par un schisme dans la maison impériale, entre la cour du nord, ou de Kyôto, qui avait conféré les prérogatives de *shôgun* à Ashikaga Taka.uji, autorisant ainsi la fondation du deuxième *bakufu*, celui des Ashikaga (1338-1573), et la cour du sud, ou de Yoshino. On désigne les années 1336-1392 sous le nom de «période des cours du nord et du sud», *Nanboku-chô*; avant la guerre, on ne parlait que de la période de la cour de Yoshino, parce que l'historiographie officielle considérait que la succession légitime s'était transmise par la cour du sud, bien que la réunification se fût faite au profit de la cour du nord.

Cette période recoupe l'époque dite «de Muromachi», du nom du quartier de Kyôto où les *shôgun* Ashikaga installèrent leur résidence à partir de 1378; on admet souvent que l'époque Muromachi va de 1336 à 1573, et que la période des cours du nord et du sud n'en constitue que la première subdivision. L'époque de Muromachi est caractérisée par l'affaiblissement rapide du contrôle des *shôgun* sur les gouverneurs militaires provinciaux qu'on prend l'habitude de nommer *daimyô*. L'apogée du régime se situe au début du XV^e siècle, avec le gouvernement du troisième *shôgun* Yoshimitsu (1358-1408). A partir de 1467, les troubles se sont généralisés et on est entré dans la période qu'on nomme période des luttes entre les provinces (*sengoku*). Elle constitue la période finale de l'époque de Muromachi et se caractérise par l'effacement total de toute autorité centrale et par le renouvellement rapide, surtout au XVI^e siècle, des familles de *daimyô*, ce que des contemporains appellent, d'une expression reprise par certains historiens, «l'âge de la subversion», du renversement des hiérarchies, *gekokujiô jidai*. Le développement des villes et du commerce, les premiers contacts avec les Occidentaux qui ont

apporté le christianisme et les armes à feu, sont des traits essentiels de cette période que certains historiens considèrent comme la première des temps modernes plutôt que comme la fin du Moyen Âge.

Du point de vue de l'histoire de l'art, on met l'accent sur deux moments dans l'époque de Muromachi; l'extrême fin du XIV^e et le début du XV^e siècle, et la seconde moitié du XV^e siècle. On parle, à propos du premier, de période d'épanouissement des arts et des lettres de Kitayama, qui fleurit autour du *shôgun* Yoshimitsu et tire son nom du lieu situé dans les collines du nord de Kyôto où il avait placé sa résidence, connue par la suite sous le nom de Pavillon d'or. Le second est désigné sous le nom de «période d'épanouissement des arts et des lettres de Higashiyama», parce que le *shôgun* Yoshimasa s'était installé dans les collines de l'est de Kyôto au Pavillon d'argent.

ÉPOQUE MODERNE

La fin du XVI^e siècle appartient incontestablement à l'époque moderne, elle forme une courte période de transition souvent nommée «époque d'Azuchi-Momoyama. Elle vit la réunification progressive du pays par l'action de trois chefs: Oda Nobunaga, qui fonda Azuchi, Toyotomi Hideyoshi, qui bâtit la résidence de Momoyama au sud de Kyôto, et Tokugawa Ieyasu. Les traits caractéristiques de ce temps sont l'organisation de la caste des guerriers (qui furent contraints d'abandonner toute activité autre que celle des armes et de se rassembler auprès de leurs seigneurs), la liquidation des dernières traces du système domanial, l'organisation d'un système fiscal et d'un cadastre fondés sur des règles uniformes. La date de 1600 marque la victoire de Ieyasu, prélude à sa nomination de *shôgun* qui fit de lui le fondateur du troisième *bakufu* en 1603.

De 1603 à 1867, l'époque moderne porte les noms d'«époque d'Edo», capitale des *shôgun*, ou d'«époque des Tokugawa», nom de la famille investie de la charge. Le régime d'Edo est de structure féodale puisque le pays était divisé en fiefs, mais le contrôle du gouvernement d'Edo sur les *daimyô* était très fort. Certains nomment cette époque «troisième âge féodal», opposant à la féodalité naissante de Kamakura et à la féodalité anarchique de Muromachi, la féodalité bureaucratique et ordonnée d'Edo. Le mot *féodal*, dans ce cas, évoque les deux traits qu'on s'accorde à reconnaître à la société d'Edo, son goût de la hiérarchie et la rigidité des statuts sociaux qui s'acquièrent par naissance et ne peuvent être changés.

L'époque peut se diviser en quatre parties : périodes antérieure,

moyenne, postérieure et finale. La première couvre les règnes des trois premiers *shôgun* et s'achève avec la mort de Iemitsu en 1651 ; elle vit l'organisation du régime, la suppression du christianisme, l'expulsion des étrangers, la fermeture du pays. La deuxième marque l'apogée du gouvernement d'Edo et se caractérise par la paix intérieure, le développement du commerce, le brillant de la civilisation urbaine et bourgeoise qui atteint son point culminant à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle à l'ère Genroku (1686-1703). La troisième voit apparaître des signes de vieillissement, d'usure du régime, des difficultés économiques pour les paysans, pour les guerriers et pour le gouvernement d'Edo lui-même. Cependant rien de cela n'était mortel et, par ailleurs, la vie intellectuelle, l'intérêt pour les études hollandaises (les Hollandais étaient les seuls étrangers autorisés à faire du commerce), pour les sciences de la nature et pour les sciences exactes, firent des progrès notables. La quatrième et dernière période commence en 1853 avec l'arrivée des étrangers et l'ouverture du pays qui provoque l'agonie rapide du *bakufu* et la restauration impériale de 1868. L'ère Meiji inaugure l'entrée dans l'époque contemporaine dont la Deuxième Guerre mondiale marque une articulation fondamentale.

LES GRANDES PÉRIODES DE L'HISTOIRE JAPONAISE

PRÉHISTOIRE ET PROTOHISTOIRE	30000 av. J.-C. - fin VI ^e ap. J.-C.
Paléolithique, <i>kyûsekki jidai</i> . 旧石器時代, ou époque sans poterie, <i>mudoki jidai</i> . 無土器時代	30000 av. J.-C. - 8000 av. J.-C.
Néolithique, <i>shinsekki jidai</i> . 新石器時代, ou époque de la poterie à décor cordé, <i>jômon</i> <i>jidai</i> 縄文時代	8000 av. J.-C. - III ^e s. av. J.-C.
Chalcolithique, <i>yayoi jidai</i> . 弥生時代	III ^e s. av. J.-C. - III ^e s. ap. J.-C.
époque des Grandes Tombes, <i>kofun jidai</i> 古墳時代	III ^e s. - fin VI ^e s.
PÉRIODE ANCIENNE, <i>kodai</i> 古代	593 - 1185
époque d'Asuka . 飛鳥時代	593-710.

<i>en histoire de l'art :</i>	
- époque d'Asuka	538-645
- époque de Hakuho 白鳳時代	645-710
époque de l'État régi par les codes	
<i>ritsuryō kokka jidai</i> 律令国家時代	710-milieu Xe s.
- époque de Nara 奈良時代	710-784
<i>en histoire de l'art :</i>	
- époque de Tenpyō 天平時代	729-766
- époque antérieure de Heian, <i>Heian zenki</i> 平安前期	784-milieu Xe s.
ou <i>Heian shoki</i> 平安初期	
époque postérieure de Heian	
<i>Heian kōki</i> 平安後期	milieu Xe s. - 1185
ou du gouvernement de l'aristocratie de la cour, <i>ōchō jidai</i> 王朝時代	
- époque moyenne de Heian <i>Heian chūki</i> 平安中期 ou des Fujiwara, <i>Fujiwara jidai</i> 藤原時代	milieu Xe - fin XIe s.
ou du gouvernement des régents <i>sekkan seiji jidai</i> 摂関政治時代	
- époque finale de Heian <i>Heian makki</i> 平安末期	fin XIe s. - 1185
ou du gouvernement des empereurs retraités, <i>insei-jidai</i> 院政時代	
<i>en histoire de l'art :</i>	
- époque de Kōnin 弘仁	810-824
- époque de Jōgan 貞観	859-877
- époque des Fujiwara	Xe s. - XIIe s.
MOYEN ÂGE, Chūsei 中世	1185-1573
dit encore « période féodale », <i>hōken jidai</i> . 封建時代, ou « période des guerriers », <i>buke jidai</i> 武家時代	
époque de Kamakura 鎌倉時代	
- époque antérieure, <i>Kamakura zenki</i> 鎌倉前期	1185-1219
- époque moyenne, des régents Hōjō, <i>Hōjō jidai</i> 北条時代	1219-1270
- époque finale, <i>Kamakura makki</i> 鎌倉末期	1270-1333
Restauration de Kenmu	
<i>Kenmu no chūko</i> 建武中興	1333-1336

époque de Muromachi 室町時代	1336-1573
- époque des cours du nord et du sud, <i>Namboku-chô jidai</i> 南北朝時代	1336-1392
- époque des Ashikaga, <i>Ashikaga jidai</i> 足利時代	1392-1467
- époque des luttes entre les provinces, <i>sengoku jidai</i> 戦国時代	1467-1573
<i>en histoire de l'art :</i>	
- époque de Kitayama <i>bunka</i> 北山文化	fin XIV ^e -début XV ^e
- époque de Higashiyama <i>bunka</i> 東山文化	seconde moitié XV ^e
PÉRIODE MODERNE, Kinsei 近世	1573-1867
époque d'Azuchi-Momoyama 安土 桃山時代	1573-1603
époque d'Edo 江戸時代	
ou des Tokugawa 徳川時代	1603-1867
- période antérieure d'Edo, <i>Edo zenki</i> 江戸前期	1603-1651
- apogée ou période moyenne, <i>chûki</i> 中期	1651-1703
âge d'or de Genroku 元禄	1688-1703
- période finale d'Edo, <i>Edo makki</i> 江戸末期	1703-1853
- agonie du <i>bakufu</i> , <i>bakumatsu</i> 幕末	1853-1867
PÉRIODE CONTEMPORAINE, Gendai 現代	depuis 1868
restauration, <i>Meiji ishin</i> 明治維新	1868
- ère Meiji 明治	1868-1912
- ère Taishô 大正	1912-1926
- ère Shôwa 昭和	1926 -

CALENDRIER

Le calendrier chinois est fondé sur l'observation des mouvements de la lune et du soleil. Il a une très longue histoire. Cependant, dès l'époque des Han (206 avant J.-C. - 220 après J.-C.), les principes essentiels étaient fixés : l'année se compose de douze mois de vingt-neuf ou de trente jours ; au total elle compte trois cent cinquante-quatre jours. Dans chaque période de dix-neuf ans, on ajoute sept mois supplémentaires, c'est-à-dire que sept années sur dix-neuf ont trois cent quatre-vingt-quatre jours, ceci pour retrouver la durée de l'année solaire. Les années sont réparties en cycles de soixante ans ; il en est de même pour les jours. Ce cycle sexagésimal est formé par la combinaison de dix « tiges célestes » et de douze « branches terrestres ». Les noms des dix tiges sont empruntés aux cinq éléments, Bois, Feu, Terre, Métal et Eau, dédoublés en aîné et cadet, et ceux des douze branches aux douze animaux, Rat, Bœuf, Tigre, Lièvre, Dragon, Serpent, Cheval, Bélier, Singe, Coq, Chien, Sanglier, qui ont dû symboliser à l'origine la division de l'année en douze mois et du jour en douze heures. La combinaison des deux séries s'opère comme le montre le tableau de la page suivante.

Le chiffre indique la place de l'année dans le cycle. Chaque année est désignée par la combinaison qui la caractérise : *ki no e-ne*, Bois aîné-Rat, l'année de l'aîné du Bois et du Rat, première année d'un cycle ; *mizu no to-mi*, l'année du cadet de l'Eau et du Serpent, trentième année ; *mizu no to-i*, l'année du cadet de l'Eau et du Sanglier, soixantième et dernière année. Chaque jour peut aussi être désigné de cette manière, c'est-à-dire que les anciens calendriers indiquent le quantième du mois, premier, douzième jour, etc., et, en outre, sa place dans le cycle sexagésimal exprimée par la combinaison d'un signe des tiges célestes et d'une des branches terrestres. Il y a, dans un mois de trente jours, trois fois chaque signe tige, Bois aîné, Bois cadet... Eau cadet, et deux ou trois fois le signe branche, Rat, Bœuf, etc. Les anciennes fêtes des sanctuaires étaient en général mobiles, car fixées au premier ou au deuxième jour d'un des douze signes branches. La fête du sanctuaire de Kamo, une des plus importantes du cycle des célébrations de la cour ancienne, était fixée au deuxième jour du Coq du quatrième mois, c'est-à-dire qu'elle pouvait tomber du quatorzième au vingt-quatrième jour du quatrième mois.

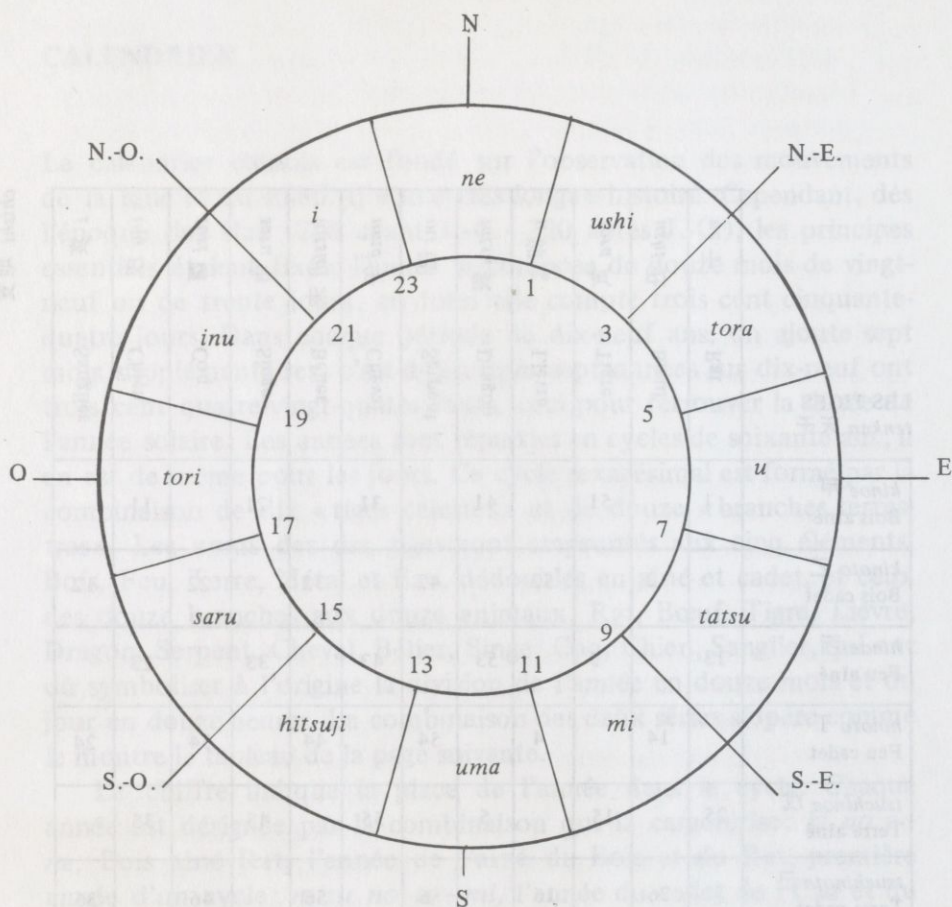
LES BRANCHES
chishi 地支

	子 ne	丑 ushi	寅 tora	卯 u	辰 tatsu	巳 mi	午 uma	未 hitsuji	申 sarui	酉 tori	戌 inu	亥 i
	Rat	Boeuf	Tigre	Lièvre	Dragon	Serpent	Cheval	Bélier	Singe	Coq	Chien	Sanglier
kinoe 甲 Bois aîné	1		51		41		31		21		11	
kinoto 乙 Bois cadet		2		52		42		32		22		12
hinoe 丙 Feu aîné	13		3		53		43		33		23	
hinoto 丁 Feu cadet		14		4		54		44		34		24
tsuchinoe 戊 Terre aîné	25		15		5		55		45		35	
tsuchinoto 己 Terre cadet		26		16		6		56		46		36
kanoë 庚 Métal aîné	37		27		17		7		57		47	
kanoto 辛 Métal cadet		38		28		18		8		58		48
mizunoe 壬 Eau aîné	49		39		29		19		9		59	
mizunoto 癸 Eau cadet		50		40		30		20		10		60

LES TIGES
tenkan 天干

Le cycle sexagésimal du temps (d'après Bernard Frank, *Kata-imi et Kata-tagae*, Tôkyô, *Bulletin de la Maison Franco-japonaise*, 1958).

Les douze signes servent aussi à découper le jour en douze heures :



Manière de compter les heures depuis le IX^e siècle

La première heure du Rat correspond à onze heures du soir, la deuxième à minuit ; la première heure du Cheval à onze heures du matin, la deuxième à midi. Les noms des signes « branches » servent aussi à désigner les directions.

Le Japon, qui ne semble pas avoir élaboré de calendrier avant d'entrer en relation avec la Chine, a utilisé celui de la Chine au moins dès le V^e siècle, comme en font foi des inscriptions portées sur des objets de métal fabriqués au Japon, épées notamment (cf. p. 45). Mais ce ne fut qu'à partir du VII^e siècle que le calendrier chinois fut définitivement adopté. Au milieu du VI^e siècle, la cour avait demandé des spécialistes de l'astronomie et du calendrier à l'État coréen de Kudara. Au début du VII^e siècle, sous le règne de Suiko-tennō (592-628),

un moine coréen forma des élèves. Selon le « Compendium de l'Administration », *Seiji yôryaku* (ouvrage du début du XI^e siècle), à partir de 604 on commença à utiliser les cycles de soixante années pour compter le temps. Il semble que ce fut à peu près à cette époque que la chronologie ancienne fut fixée. On a remarqué, en effet, que l'année 601 est une « année du cadet du Métal et du Coq », combinaison qui était réputée alors apporter de grands changements, l'ouverture d'une ère nouvelle. En outre, les maîtres du calendrier reconnaissaient l'existence d'une sorte de grande année formée par vingt et un cycles de soixante ans, soit mille deux cent soixante ans. Or, « l'année du cadet du Métal et du Coq », qui précède 601 de mille deux cent soixante ans, correspond à 660 avant J.-C., date de l'avènement de Jinmu-tennô, donnée par les « Chroniques du Japon », *Nihon shoki*, pour point de départ de l'histoire nationale. Le caractère artificiel du choix de cette date se manifeste dans la difficulté qu'ont ressentie les compilateurs à étaler peu de matière sur un nombre considérable d'années.

Dès le VII^e siècle, la cour, à l'imitation de celle de la Chine, considéra comme un devoir essentiel de présider à l'élaboration du calendrier. Les « Chroniques du Japon » mentionnent, pour l'année 676, la construction d'un observatoire ; la « Suite des chroniques » fait état de documents relatifs au calendrier, rapportés par les ambassadeurs du VIII^e siècle. Cependant, l'office de la Divination, ou du *yin* et du *yang*, chargé d'établir le calendrier, éprouva de grandes difficultés jusqu'à l'adoption en 861 du calendrier chinois, dit *Senmyô-reki*, qui avait été élaboré en 821-824. Les spécialistes de l'office se contentaient d'utiliser les traités chinois sans les modifier, et, très tôt, considérèrent que leur mission consistait surtout à déterminer le caractère faste ou néfaste des jours et des périodes et à interpréter les présages fournis par les phénomènes anormaux.

De la fin du IX^e à la fin du XVII^e siècle, on ne procéda à aucune révision. Les calculs relatifs à la durée de l'année solaire s'étant perfectionnés depuis le IX^e siècle, des savants s'aperçurent, au XVII^e, que le calendrier japonais avait deux jours de retard sur la marche réelle du soleil. En 1685, l'un d'eux fit adopter le calendrier dit « de l'ère Jôkyô », que le gouvernement d'Edo recommanda à la cour. Pour la première fois, le calendrier n'était pas une simple transposition d'ouvrages chinois, il était fondé sur des calculs et des observations faits au Japon. Il fut encore révisé en 1755, 1798 et 1843, la dernière fois sur l'initiative de savants versés dans l'astronomie européenne. Le résultat était techniquement parfait. Cependant, emporté dans la vague des transformations, le Japon adopta le calendrier grégorien à partir du 1^{er} janvier 1873. Cette réforme fut fort mal

accueillie par la population, de sorte qu'il fallut, jusqu'en 1910, tolérer officiellement l'usage de l'ancien calendrier luni-solaire. Actuellement, ce dernier ne subsiste plus qu'à l'état de souvenir, quoiqu'il serve encore quelquefois, à la campagne, à fixer la date de certaines fêtes, notamment celle du *Bon* liée au culte des morts. Le début de l'année, dans l'ancien calendrier, se situe entre le 18 janvier et le 15 février du nouveau, ce qui entraîne diverses conséquences. Une bonne partie des symboles associés aux fêtes est devenue caduque ; ceci est vrai tout particulièrement du début de l'année qui ne correspond plus à l'approche du printemps. Par ailleurs, comme les mois du calendrier solaire ne coïncident pas avec les mois lunaires, il faut utiliser des tables chronologiques pour traduire toutes les dates anciennes.

CHRONOLOGIE

Le système des cycles de soixante années ne peut suffire à fonder une chronologie. Dès le VII^e siècle, on disposait en théorie d'un point de départ, l'intronisation de Jinmu-tennô, qui aurait pu être à l'origine d'une ère japonaise. Mais nul n'a pensé à compter les années à partir de cet an un, jusqu'à la Restauration de Meiji qui établit, en 1872, la célébration de l'« ère japonaise ». On a même fêté officiellement, en 1940, la deux mille six centième année de cette ère. Certaines tables chronologiques mentionnent l'année de l'ère nationale, mais celle-ci n'a, en fait, jamais eu aucune consistance. Deux méthodes pour compter les années furent communément en usage. La première consiste à découper le temps en règnes et à compter les années à partir de l'avènement de chaque empereur, chaque année étant caractérisée par sa place dans le cycle sexagésimal. Par exemple, la cinquième année du règne de Jitô-tennô correspond à une année du cadet du Métal et du Lièvre, vingt-huitième année du cycle, année 691 de l'ère occidentale. C'est cette méthode qui est utilisée dans les « Chroniques du Japon », ouvrage achevé en 720. La seconde méthode utilise les noms d'ères. En effet, le Japon, à partir de la cinquième année du règne de Monmu-tennô (701), adopta définitivement l'usage chinois qui consiste à renouveler le temps à des intervalles réguliers, d'une longueur d'une année à plusieurs dizaines d'années, par changement du nom d'ère, et à compter les années à partir de l'an un de chacune de ces ères. Une première tentative pour naturaliser cette méthode aurait été faite en 645 avec l'adoption du nom d'ère « Grande Réforme », mais elle n'a pas été poursuivie. A partir de 701, toute la durée fut ainsi découpée. L'ère recouvre rarement

un règne; à l'époque ancienne, de Kōnin-tennō à Junna-tennō (770-833), règnes et ères coïncidèrent, mais, par la suite, on semble avoir évité cette disposition; certains règnes ont vu plusieurs changements d'ère; il n'y en eut pas moins de huit du temps de l'empereur Horikawa (1086-1107). Généralement, les empereurs inauguraient leur première ère, l'année qui suivait leur intronisation. En revanche, au moment de la Restauration de Meiji, on décida que, dorénavant, il n'y aurait plus qu'un nom d'ère par règne et qu'il deviendrait le nom sous lequel l'empereur serait désigné après sa mort, les empereurs n'ayant au Japon que des noms posthumes. Ce pays a emprunté le système des ères à la Chine, mais n'a jamais utilisé les ères chinoises: la distance, la difficulté des voyages auraient rendu l'emprunt malaisé, surtout en cas de changements rapprochés. Mais aussi par souci d'indépendance nationale, les Japonais n'ont pas envisagé d'adopter, comme l'ont fait les Coréens, le temps, l'ère des Chinois, ce qui aurait été se placer à leur égard dans une position d'infériorité. La promulgation d'une ère nouvelle, en quelque sorte la maîtrise du temps, était le privilège de l'empereur. Quand, au XIV^e siècle, un schisme éclata dans la maison impériale, les deux branches proclamèrent chacune leur ère. Le changement, à l'exception de celui de la deuxième année d'un règne, était en général décidé pour des raisons contingentes. Par exemple, en 704, on a choisi «Nuage, gage de félicité», parce qu'un nuage de bon augure avait été observé sur la capitale. Souvent, pour conjurer malheurs ou épidémies, on a recouru à un changement d'ère. Le choix des deux caractères du nom, toujours tirés des classiques chinois, était une affaire d'État. On recherchait les significations fastes: les mots associés aux idées de paix, harmonie, bienveillance, civilisation, grandeur, générosité, éternité, sont parmi ceux qui reviennent le plus souvent.

En définitive, à partir du VIII^e siècle, l'historiographie japonaise fait beaucoup plus usage des ères que des règnes: on parle de l'incident de la deuxième année de l'ère Anna (969) et non de l'incident de la troisième année du règne de Reizei-tennō, du grand tremblement de terre de la seizième année de Genroku (1703) et non de la dix-septième année du règne de Higashiyama-tennō.

On utilise maintenant l'ère chrétienne concurremment avec le système des ères nationales. Les livres scolaires, peut-être pour moins charger la mémoire des élèves, donnent souvent les dates selon l'ère chrétienne; les ouvrages destinés aux spécialistes indiquent la plupart du temps les dates selon les deux méthodes: Chōho 2 ou 1000, Kansei 12 ou 1800. Depuis que la concordance des ères et des règnes a été établie, il y a eu l'ère Meiji de 1868 à 1911, l'ère Taishō de 1912 à 1925. En 1926, le Japon est entré dans l'ère

Shōwa qui est déjà la plus longue de son histoire : l'année 1985 est la soixantième.

Il est maintenant question d'abandonner complètement ce système de computation du temps et d'adopter officiellement l'ère occidentale ; une proposition dans ce sens a été faite à la Chambre des députés. En effet, le maintien de l'usage actuel peut poser quelques problèmes car le choix et la proclamation du nom de l'ère ont toujours été une des prérogatives de l'empereur. Or, la dernière Constitution a réduit l'empereur au rôle de symbole. Certains voudraient donc que, si le système des ères se maintenait, le choix du nom de la prochaine fût confié à la Chambre.

CHAPITRE PREMIER

PRÉHISTOIRE ET PROTOHISTOIRE DES ORIGINES AU VI^e SIÈCLE

SOURCES

Sources écrites relatives à l'archipel japonais des origines à la fin du VI^e siècle.

Sources chinoises

Pour les Chinois, les Japonais faisaient partie des peuples barbares qui envoyaient quelquefois des tributs à l'empereur du moment. Ils les mentionnent donc dans leurs histoires, officielles ou non, souvent dans les monographies consacrées aux peuples étrangers. La relation la plus longue est celle qui est donnée dans une monographie consacrée à la dynastie des Wei; elle rapporte la situation dans l'archipel au début du III^e siècle. Les principales mentions se trouvent dans:

1. *Zenkanjo* 前漢書 (*Qian Han shu*), « Histoire des Han antérieurs », rédigée au I^{er} siècle; dans la monographie sur la géographie, *chiri-shi* 地理志, on trouve une ligne sur l'archipel.
2. *Gokanjo* 後漢書 (*Hou Han shu*), « Histoire des Han postérieurs », œuvre de la première moitié du V^e siècle. Dans la partie intitulée *Tôï-den* 東夷伝, « Relation sur les barbares de l'Est », texte d'environ 700 caractères consacré à l'archipel.
3. Dans le *Sankoku-shi* 三国志 (*San guo zhi*), « Histoire des Trois Royaumes », rédigée à la fin du III^e siècle, la partie intitulée *Gi-shi* 魏志 (*Wei zhi*), « Monographie relative aux Wei », comprend une relation sur les barbares de l'Est, un peu plus de 2 000 caractères sont consacrés à l'archipel.
4. *Shinjo* 晉書 (*Jin shu*), « Histoire des Jin » (265-420), composée au VII^e siècle; *Sôjo* 宋書 (*Song shu*), « Histoire des Song » (420-479), composée au VI^e siècle; *Nanseisho* 南齊書 (*Nan ji shu*), « Histoire des Ji du sud » (479-502), composée au VI^e siècle;

Ryôsho 梁書 (*Liang shu*), « Histoire des Liang », (502-556), composée au VII^e siècle, ces quatre histoires consacrent quelques lignes à l'archipel.

5. *Zuisho* 隋書 (*Sui shu*), « Histoire des Sui », composée au VII^e siècle, comprend une « Relation sur les barbares de l'Est » d'environ 1 330 caractères.

6. *Kyûtôjo* 旧唐書 (*Jiu Tang shu*), « Ancienne histoire des Tang », achevée en 954, consacre une page au Japon.

Sources coréennes

1. *Sangoku shiki* 三国史記 (*Sanguksagi*), « Histoire des Trois Royaumes », rédigée au XII^e siècle mais comprenant des éléments plus anciens.

2. Stèle du roi Kôkaido-ô 広開土王 de Kôkuri ou Koguryô (nord de la Corée), élevée en 414.

Sources japonaises

Ce n'est qu'au début du VIII^e siècle, après une longue période d'influence chinoise, après l'adoption d'institutions imitées de la Chine et la fondation de la première capitale fixe, que la cour fit mettre au point, de façon définitive et non sans arrière-pensées dynastiques, le récit des origines du pays et de la dynastie.

1. *Kojiki* 古事記 « Recueil des choses anciennes », compilé en 712, traite des origines à 628, en un langage mixte, pur chinois ou langue nationale notée au moyen de caractères chinois utilisés pour leur son.

2. *Nihon shoki* 日本書紀 ou *Nihon-gi* 日本紀, « Chroniques du Japon », achevées en 720, œuvre écrite en pur chinois, fut jusqu'au XVIII^e siècle plus appréciée que le *Kojiki*; relate les événements, des origines à la fin du VII^e siècle.

L'essentiel des connaissances provient du matériel, fort abondant pour les époques Jômon et Yayoi, trouvé dans les vestiges d'habitat ou dans les tombes, outils, armes, bijoux, objets usuels, de pierre, os, bois ou métal selon les époques.

I. ORIGINE DU PEUPLE JAPONAIS

Comme en Europe, la Préhistoire est au Japon une science neuve. Elle n'a commencé à être étudiée que dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Les sites les plus anciens, relevant du Paléolithique, n'ont été découverts et fouillés qu'après la dernière guerre. Il est vrai que leur nombre ainsi que celui des sites néolithiques s'est rapidement multiplié.

Des phases analogues aux phases glaciaires et interglaciaires de l'Europe ont marqué la fin du quaternaire au Japon. L'archipel à plusieurs reprises a été relié au continent et, encore autour de -20000 avant notre ère, à une époque où l'homme y avait déjà fait son apparition. Le Paléolithique, *kyūsekki jidai*, japonais correspond au Paléolithique récent de l'Europe. Le Néolithique, *shinsekki jidai*, prend au Japon le nom de *Jōmon jidai*, période de la poterie à décor cordé.

Les discussions et études sur l'origine du peuple japonais ont été longtemps gênées par l'existence d'une doctrine officielle désireuse de maintenir la thèse du caractère autochtone et homogène du peuple japonais. Néanmoins, on admet maintenant que le peuple japonais est d'origine composite, formé d'éléments venus du continent par le sud et par le nord. Mais la détermination des divers groupes, leur dosage, restent mal connus. Nul ne soutient plus que les Aïnous seraient les premiers occupants de l'archipel qui auraient été refoulés par des envahisseurs, et on considère généralement que les hommes du Néolithique, au premier millénaire avant notre ère, seraient des Proto-Japonais, *gen.nihonjin* 原日本人, plus proches des Japonais actuels que des Aïnous.

Le passage de la culture Jōmon à la culture Yayoi vers le troisième siècle avant notre ère s'est-il accompagné d'un renouvellement de la population? Y a-t-il eu alors apport numériquement important venu du continent? Ces questions ne sont pas entièrement résolues, mais on ne pense pas que l'arrivée de sang neuf, qui fut sans doute réelle, a été massive. La différence essentielle, l'allongement de la taille des squelettes datant de l'époque Yayoi, est peut-être d'autant plus sensible que les ossements conservés sont ceux d'individus qui ont bénéficié d'une sépulture soignée. S'agit-il d'un groupe d'envahisseurs venus de l'Asie du Nord pour conquérir la population indigène puis se mêler avec elle? Cet allongement de la taille est-il dû aussi à des modifications dans l'alimentation, désormais tirée en partie de la riziculture?

Certains préhistoriens considèrent qu'il y aurait encore eu des migrations de groupes assez nombreux de cavaliers venus du nord

de la Corée au IV^e siècle, sensiblement à l'époque où apparut la dynastie qui devait unifier l'archipel. Quoique ni les textes ni les documents archéologiques ne viennent corroborer cette hypothèse, elle ne peut cependant être entièrement écartée. Ensuite, il est parfaitement attesté que, du V^e au VII^e siècle, le Japon a accueilli des hommes venus de Corée et, pour certains, de Chine *via* la Corée. Ils n'étaient pas très nombreux mais leur influence et leur rôle dans la transmission des civilisations continentales furent fort importants.

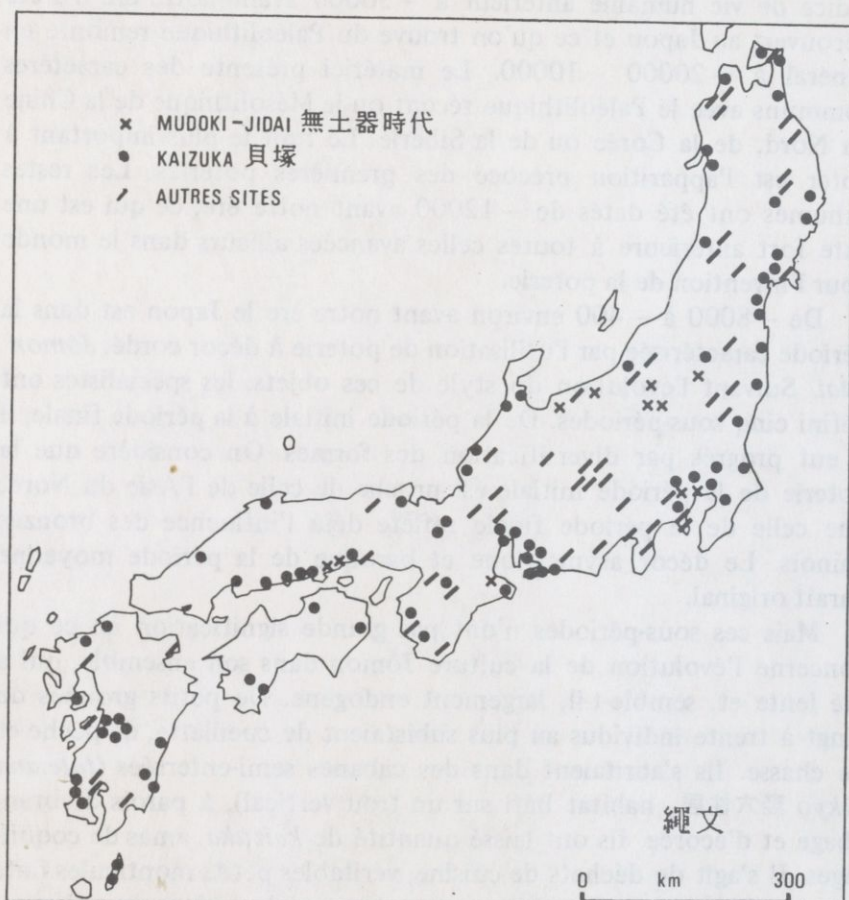
On considère souvent que, dès l'époque Yayoi, les habitants de l'archipel parlaient une langue ancêtre du japonais ancien. On la range généralement dans la famille altaïque (qui comprendrait aussi turc, mongol, tongous, coréen) et on fait état pour soutenir cette thèse d'analogies dans la syntaxe et le système phonologique, de correspondances d'ordre sémantique. Mais, dans ce dernier domaine, des ressemblances avec des langues malayo-polynésiennes ont aussi été signalées. Aucune conclusion sûre n'a pu être atteinte. La recherche des origines du peuple japonais a aussi été tentée à partir d'études sur l'ethnologie, l'anthropologie, la mythologie, jusqu'à maintenant sans résultats autres que conjecturaux. Mais on admet que la culture de l'archipel à la fin de l'époque Yayoi et au début de celle des Grandes Tombes qui lui fait suite, contient des éléments venus de l'Asie du Sud et d'autres originaires de l'Asie du Nord et que ces éléments ont été apportés par des groupes humains divers. Il reste néanmoins que le Japon est un archipel, que les contacts avec le continent ou d'autres îles du sud n'ont donc pu être que difficiles, que les invasions ne pouvaient être constituées que de groupes peu nombreux. Le Japon, à l'extrémité orientale de l'Asie, n'a connu l'agriculture et le métal, sans compter l'écrit, que beaucoup plus tardivement que la Chine et même la Corée. Dès la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère, la Chine connaissait l'usage du bronze et de l'écriture qui n'ont été introduits au Japon qu'aux alentours de notre ère. Par ailleurs, tous les courants venus du continent y ont achevé leur course, de sorte que, dans bien des domaines, le Japon est devenu une sorte de conservatoire des arts et traditions continentaux.

II. PALÉOLITHIQUE ET NÉOLITHIQUE

Le premier peuplement a dû se faire au Paléolithique récent, aucun indice de vie humaine antérieur à - 30000 avant notre ère n'a été découvert au Japon et ce qu'on trouve du Paléolithique remonte en général à - 20000 - 10000. Le matériel présente des caractères communs avec le Paléolithique récent ou le Mésolithique de la Chine du Nord, de la Corée ou de la Sibérie. Le trait le plus important à noter est l'apparition précoce des premières poteries. Les restes exhumés ont été datés de - 12000 avant notre ère, ce qui est une date fort antérieure à toutes celles avancées ailleurs dans le monde pour l'invention de la poterie.

De - 8000 à - 400 environ avant notre ère le Japon est dans la période caractérisée par l'utilisation de poterie à décor cordé, *Jōmon jidai*. Suivant l'évolution du style de ces objets, les spécialistes ont défini cinq sous-périodes. De la période initiale à la période finale, il y eut progrès par diversification des formes. On considère que la poterie de la période initiale est proche de celle de l'Asie du Nord, que celle de la période finale reflète déjà l'influence des bronzes chinois. Le décor asymétrique et baroque de la période moyenne paraît original.

Mais ces sous-périodes n'ont pas grande signification en ce qui concerne l'évolution de la culture Jōmon dans son ensemble, qui a été lente et, semble-t-il, largement endogène. De petits groupes de vingt à trente individus au plus subistaient de cueillette, de pêche et de chasse. Ils s'abritaient dans des cabanes semi-enterrées (*tate.ana jūkyō* 竪穴住居, habitat bâti sur un trou vertical), à parois de branchage et d'écorce. Ils ont laissé quantité de *kaizuka*, amas de coquillages. Il s'agit de déchets de cuisine, véritables petits monticules faits de coquillages entre lesquels on peut trouver des arêtes de poissons, des os de cerfs, de sangliers ou de chiens et même des ossements humains. La nourriture paraît avoir consisté en produits de la cueillette tels que noix, châtaignes, glands, châtaignes d'eau, patates douces, *kuzu* ou *arrow root*, produits de la pêche, au début surtout des coquillages qu'il suffisait de ramasser, plus tard poissons tels que saumons, thons, dorades, bars, et produits de la chasse en quantité moindre, cerfs, sangliers, faisans et canards. A la fin de la période, haricots, sésame, gourdes, *soba* ont été cultivés en cultures sèches. La gourde, *hyōtan* 瓢箪, est de façon certaine originaire du continent. On a cru remarquer que dès la période Jōmon les végétaux constituaient plus de 40 pour 100 de la nourriture des habitants de l'archipel. Les objets non directement utiles sont des peignes, des bâtons ornés et des statuettes de terre, *dogū* 土偶 souvent aux hanches fort

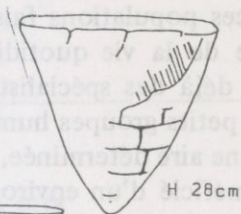


LES SITES JÔMON

Dans les dernières années les découvertes — notamment de sites se rattachant à la période sans poterie — se sont multipliées. Les sites préférés des hommes de l'époque Jômon sont les rivages des mers et océan et, dans l'intérieur, les terrasses qui s'étendent le long des fleuves.

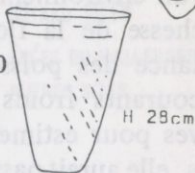
JÔMON JIDAI
 époque de la poterie à décor cordé

1. *Sôki* 早期
 8000-3700
 époque initiale



H 28cm

2. *Zenki* 前期
 3700 - 3000
 époque
 antérieure



H 29cm

3. *Chûki* 中期 3000-2000
 époque moyenne



H 35cm

4. *Kôki* 後期
 2000 - 1000
 époque
 postérieure

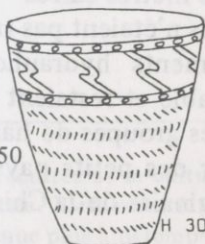


H 20cm

décor incisé
 polissage
 après
 cuisson



5. *Banki* 晩期 1000 - 250
 époque finale



H 30cm



H 12cm



H 9cm

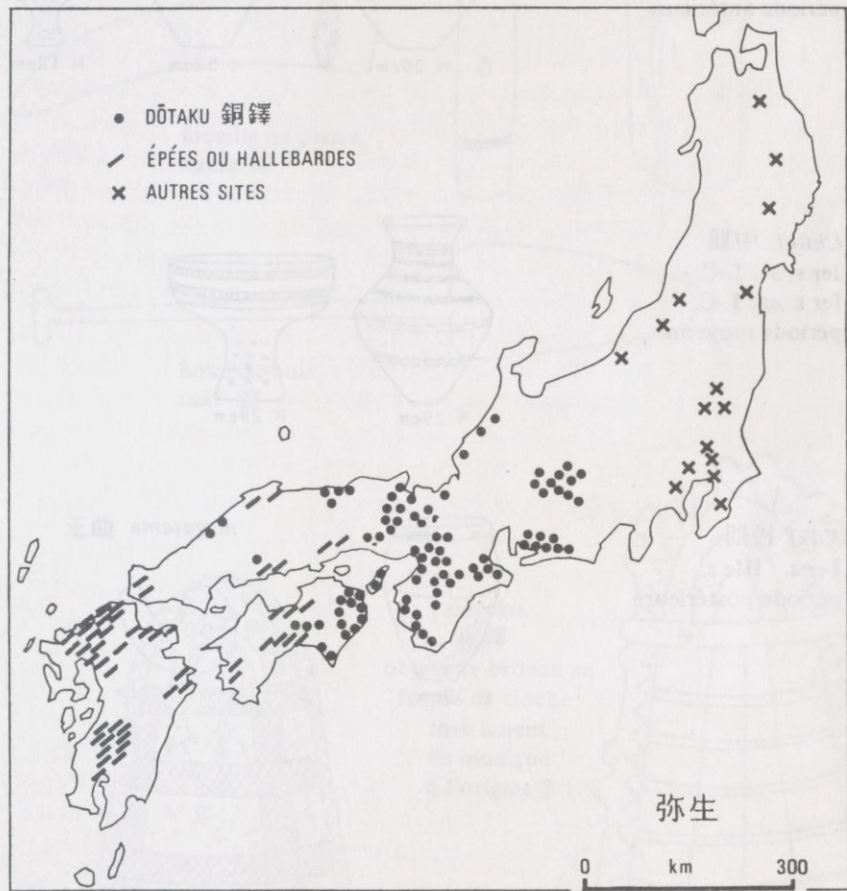
larges, qui font penser qu'il existait peut-être des cultes en rapport avec la fécondité. Mais il serait dangereux d'en déduire quoi que ce soit au sujet d'un matriarcat primitif. Des dents manquent quelquefois aux mâchoires de squelettes qu'on peut dater de la fin de la période Jômon, ce qui suggère l'existence de rites de passage. La présence des *dogû*, la découverte de cercles de pierres non fortuitement assemblées font supposer que ces populations faisaient sans doute une distinction entre le monde de la vie quotidienne et celui du sacré et qu'il existait peut-être déjà des spécialistes chargés de les mettre en communication. Les petits groupes humains qui nomadisaient, sans doute chacun dans une aire déterminée, à la recherche de la nourriture semblent avoir bénéficié d'un environnement relativement favorable : climat assez doux, richesse de la flore, absence d'animaux réellement dangereux, abondance des poissons dans le Pacifique au point de rencontre des courants froids et chauds. Certains spécialistes ont fait des tentatives pour estimer la population de l'archipel : selon leurs conclusions, elle aurait passé de 22 000 habitants environ à l'aube de la période Jômon à 160 000 environ à la fin, l'espérance de vie étant d'environ trente et un ans.

III. ÉPOQUE YAYOI

Elle a duré approximativement du III^e siècle avant au III^e siècle après notre ère. La fin de l'époque Jômon forme déjà transition avec l'époque Yayoi. Les innovations, riziculture irriguée, usage du métal, bronze et fer, et introduction du cheval, sont sans conteste venues du continent, mais il est possible qu'elles aient été apportées dans le nord de Kyû-Shû et dans le Kinai par des groupes différents. Les premières rizières ont été aménagées, les plus petites — guère plus de quelques dizaines de mètres carrés — sur des terrains en pente, les plus vastes, qui toutefois n'étaient pas très grandes, dans les plaines. Ces premiers aménagements hydrauliques n'étaient pas, d'ailleurs, d'une échelle considérable et restaient à la mesure de petites communautés. Néanmoins des groupes de hameaux le long d'un cours d'eau ont pu déjà former des petits pays. La variété de riz introduite alors au Japon est originaire de la Chine méridionale mais semble être arrivée par la Corée.

Le métal et ses techniques furent apportés du continent — et la matière première fut, dans les débuts, importée de Corée. Il permit de mieux travailler le bois, de sorte qu'on put diversifier l'outillage agricole et améliorer l'habitat. L'usage du métal semble s'être généralisé surtout dans la dernière partie de l'époque Yayoi.

LES SITES YAYOI

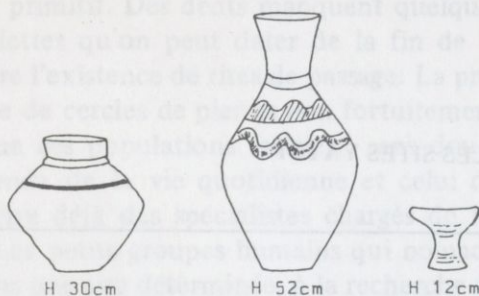


Les deux grands centres de la culture Yayoi sont le nord de Kyû-Shû et le Kinai ou région centrale. L'est n'a été atteint que plus tardivement et la culture Jōmon s'y est maintenue plus longtemps.

ÉPOQUE YAYOI *

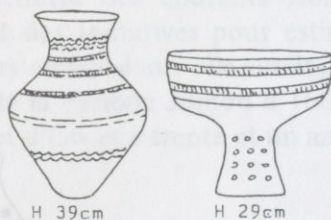
1. Zenki 前期

III^e s. - I^{er} s. av. J.-C.
période antérieure



2. Chûki 中期

I^{er} s. av. J.-C. -
I^{er} s. ap. J.-C.
période moyenne

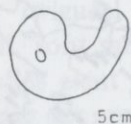


3. Kôki 後期

I^{er} s. - III^e s.
période postérieure



magatama 曲玉



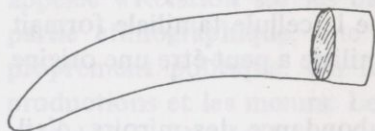
* Le nom de Yayoi est celui du quartier de Tôkyô où furent découvertes, pour la première fois, des poteries de cette époque.

Le *magatama* est un ornement en pierre taillée en forme de croc qui semble avoir été utilisé comme amulette. On en trouve aussi en Corée.

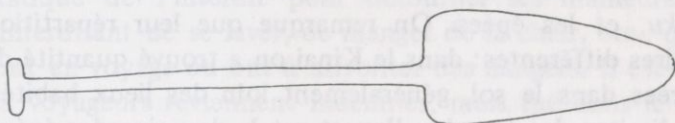
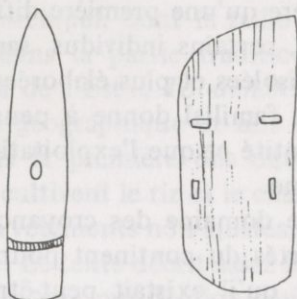
La poterie de l'époque Yayoi est plus fine que celle de l'époque Jômon. La technique est plus perfectionnée : utilisation du tour, cuisson à température plus élevée.

ÉPOQUE YAYOI

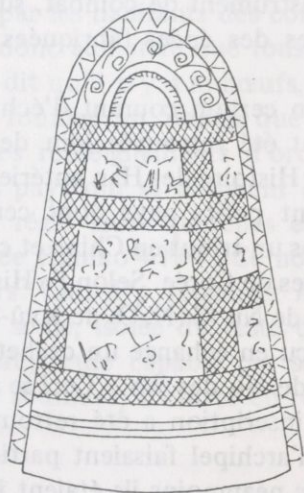
houes de bois,
kuwa 鋤



faucille de pierre,
kama 鎌

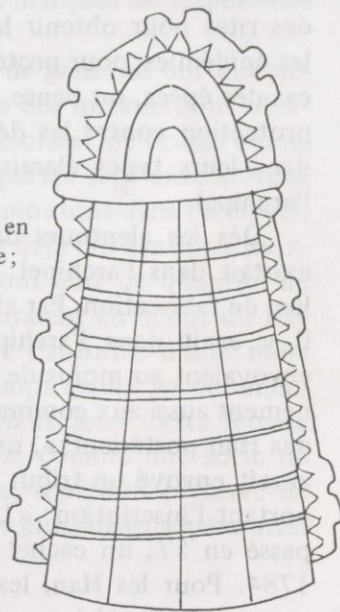


houe de bois,
suki 鋤



dôtaku
銅鐸

objets de bronze en
forme de cloche;
instrument
de musique
à l'origine ?



Certains dôtaku présentent un décor plus élaboré, scènes de chasse, travail agricole...

Sur le site de Toro 登呂, près de Shizuoka, on a pu retrouver des traces de digues, construites à l'aide de pieux plantés fort serrés, et de canaux, de deux greniers surélevés pour protéger des rongeurs et de l'humidité le riz de la communauté, de plusieurs grandes habitations de forme ovale, encore semi-enterrées, et de quantité d'objets de la vie quotidienne, bols, coupes, instruments aratoires, métiers à tisser. On considère qu'une première différenciation se dessina alors dans la population, certains individus, sans doute des chefs, bénéficiant de sépultures isolées et plus élaborées. Par ailleurs, la pratique de l'ensevelissement familial donne à penser que la cellule familiale formait déjà une entité et que l'exploitation familiale a peut-être une origine très lointaine.

Dans le domaine des croyances, l'abondance des miroirs, d'ailleurs apportés du continent pour ce qui concerne les plus anciens, fait penser qu'il existait peut-être déjà une sorte de culte solaire. D'autres objets semblent avoir eu une valeur magique, ce sont les cloches, *dôtaku*, et les épées. On remarque que leur répartition définit deux aires différentes: dans le Kinai on a trouvé quantité de cloches enterrées dans le sol, généralement loin des lieux habités, peut-être aux limites des terroirs, l'ouest est le domaine des épées. L'un et l'autre objet semblent avoir eu une valeur religieuse ou magique. S'agit-il dans le cas des *dôtaku* d'un objet en rapport avec des rites pour obtenir la pluie ou avec des cérémonies pour écarter les épidémies, pour protéger le territoire d'une communauté? Dans le cas des épées, on pense souvent qu'elles étaient sans doute plus une protection contre les démons qu'un instrument de combat, surtout dans leurs types élargis caractéristiques des épées fabriquées dans l'archipel.

Dès les alentours de notre ère, un certain courant d'échanges existait dans l'archipel: des *dôtaku* ont été retrouvés loin de leur lieu de fabrication. Par ailleurs, selon l'« Histoire des Han antérieurs », il y avait dans l'archipel plus de cent petits pays dont certains envoyaient au moins de temps en temps un tribut en Chine et certainement aussi aux commanderies chinoises de Corée. Selon l'« Histoire des Han postérieurs », un chef du pays de Nu 奴 (N.-O. de Kyû-Shû), aurait envoyé un tribut en Chine et reçu en échange un cachet d'or portant l'inscription: « Les Han au roi de Nu des Wa. » Ceci se serait passé en 57; un cachet portant cette inscription a été retrouvé en 1784. Pour les Han, les habitants de l'archipel faisaient partie des vassaux de l'extérieur, *gaiban* 外蕃, mais néanmoins ils étaient inclus dans l'univers atteint par la vertu civilisatrice de l'empereur.

Les renseignements les plus détaillés proviennent de la « Monographie relative aux Wei » et concernent la fin du II^e siècle et la première

moitié du III^e. Ils ne sont sans doute pas de première main et restent d'interprétation difficile. Les Chinois, depuis l'époque des Han, nomment les insulaires Wa 倭, nom dans lequel il ne semble pas qu'il faille chercher un terme désignant un peuple ou une tribu. Ce mot, qui signifie nain en chinois, serait plutôt une épithète descriptive donnée par les explorateurs chinois ou leurs informateurs de la péninsule Coréenne aux habitants de l'archipel, dont la taille n'était pas fort élevée. La « Monographie », dans la partie traditionnellement appelée « Relation sur les barbares de l'Est », *Tôiden* 東夷伝, a une partie ethnographique, une partie géographique et une partie plus proprement politique. On lit dans la première des détails sur les productions et les mœurs. Les Wa cultivent le riz et le chanvre et élèvent des vers à soie. Ils portent des vêtements non ajustés, vont pieds nus et se teignent le corps en rouge. Le texte décrit assez longuement les funérailles, qui se terminent par une purification générale, et la pratique de l'interdit pour détourner les malheurs : un homme s'interdisant de se laver, de manger de la chair, etc., quand d'autres vont en voyage ou ont à affronter des dangers. Il est récompensé si les voyageurs reviennent indemnes, mais tué dans le cas contraire. Des procédés de divination à la chinoise par l'observation des craquelures d'un os présenté au feu sont aussi signalés. La société est déjà bien hiérarchisée et il est fait état des marques de respect des petits à l'égard des puissants.

Il semble que ce texte n'est pas l'œuvre de gens qui ont directement observé les Wa ; il transmet sans doute des informations obtenues par les habitants des commanderies chinoises¹ de Corée. On ne peut donc admettre que tous les détails rapportés sont exacts. Ainsi il est dit qu'il n'y a ni bœufs, ni chevaux, ni moutons dans l'archipel, or les fouilles ont montré que le cheval y avait déjà fait son apparition.

Les renseignements d'ordre politique font état de quantité de petits pays qui se battaient entre eux et auraient au début du III^e siècle réglé leurs querelles en reconnaissant l'autorité d'une reine appelée Himiko 卑弥呼. Ce nom a dès longtemps excité les commentateurs : faut-il y retrouver *hi* le soleil ou *hi* le feu ? Cette femme vivait seule, isolée du reste de la population, comme une sorte de sorcière, seule capable par son genre de vie, séparé et préservé de toute souillure, d'entrer en relation avec des puissances supérieures.

1. Vers 107 avant notre ère, les Han ont établi dans le centre et le nord de la Corée quatre commanderies, *kun* 郡. Leurs limites ont varié. La plus durable fut celle de Laolang, en japonais Rakurō 楽浪, dans le N.-O. Vers les années 313-314 ces commanderies chinoises ont disparu définitivement.

Un homme, son frère, transmettait ses ordres ou oracles. La reine Himiko régnait sur le pays appelé Yamatai 邪馬台, qui était à la tête d'une confédération de vingt-trois pays. Le Yamatai pose problème aux historiens depuis déjà fort longtemps. Où était-il situé ? à Kyû-Shû ou dans le Kinai ? Peut-on le considérer comme l'ancêtre du pays appelé Yamato, bien attesté au Ve siècle dans la plaine du même nom, unificateur de l'archipel ? En dépit d'une multitude d'études, aucune conclusion claire n'a pu être dégagée. Les indications de la source chinoise sont contradictoires : si on tient compte des directions données dans la description géographique, le Yamatai se trouverait à Kyû-Shû ; si on tient compte des distances, il serait plutôt dans le bassin du Yamato. Le fait que les plus anciennes des grandes tombes se trouvent dans le Kinai, les indications relatives au nombre des foyers dans les divers pays décrits dans le texte chinois seraient plutôt en faveur d'une localisation dans le Kinai. Mais ce dernier argument n'est pas décisif, car il faudrait admettre qu'on peut avoir confiance dans les chiffres du *Tôï-den* et que les estimations relatives au peuplement faites par les archéologues sont correctes. La reine Himiko aurait envoyé un tribut aux Wei qui lui auraient donné un cachet et cent miroirs. Sa nièce lui aurait succédé.

De la seconde moitié du III^e siècle jusqu'à la fin du IV^e siècle, on n'a plus aucun témoignage sur ce qui se passe dans l'archipel. Quand de nouveau on dispose d'inscriptions ou de textes, la place centrale est tenue par l'État du Yamato.

IV. ÉPOQUE DES GRANDES TOMBES

FIN III^e – VI^e SIÈCLE

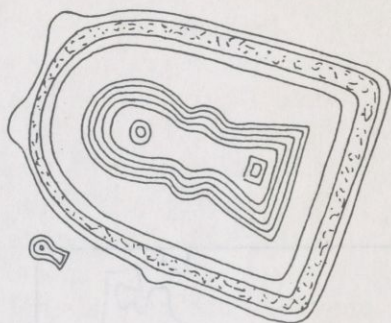
Elle est connue grâce au matériel trouvé dans les *kofun* 古墳 ou grandes tombes, et aux textes chinois, quelquefois contemporains, coréens et japonais, toujours postérieurs.

A. Les traces matérielles

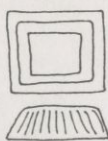
Les *kofun* sont de grands tertres funéraires construits autour d'une chambre de pierre et ceints de barrières protectrices en figures de terre (*haniwa*), à l'origine simples cylindres. Ils sont sans doute le lieu où une communauté honore l'esprit de son chef défunt.

Au début on a utilisé des hauteurs naturelles, puis on a construit des tertres, les entourant de fossés. L'eau constituait une séparation entre le monde de la mort et celui de la vie, mais ces fossés étaient intégrés dans l'aménagement hydraulique des régions où se trouvaient

tombe d'Ôjin-tennô, type *zempô kôen* 前方後円
 avant carré, arrière cercle



largeur 400 m
 longueur, fossé compris, 600 m
 diamètre (partie postérieure) 280 m



type *hōfun* 方墳
 sur plan carré



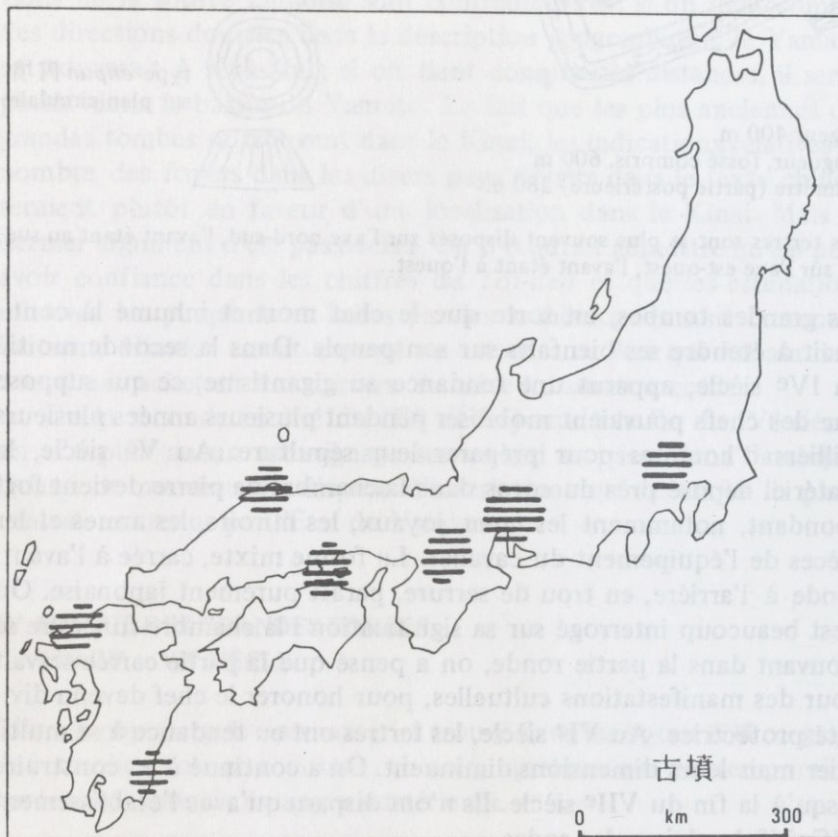
type *enpun* 円墳
 sur plan circulaire

Ces tertres sont le plus souvent disposés sur l'axe nord-sud, l'avant étant au sud, ou sur l'axe est-ouest, l'avant étant à l'ouest.

ces grandes tombes, en sorte que le chef mort et inhumé là continuait à étendre ses bienfaits sur son peuple. Dans la seconde moitié du IV^e siècle, apparut une tendance au gigantisme, ce qui suppose que des chefs pouvaient mobiliser pendant plusieurs années plusieurs milliers d'hommes pour préparer leur sépulture. Au V^e siècle, le matériel déposé près du corps dans la chambre de pierre devient fort abondant, notamment les *tama*, bijoux, les miroirs, les armes et les pièces de l'équipement du cavalier. La forme mixte, carrée à l'avant, ronde à l'arrière, en trou de serrure, paraît purement japonaise. On s'est beaucoup interrogé sur sa signification : la chambre funéraire se trouvant dans la partie ronde, on a pensé que la partie carrée servait pour des manifestations cultuelles, pour honorer le chef devenu divinité protectrice. Au VI^e siècle, les tertres ont eu tendance à se multiplier mais leurs dimensions diminuent. On a continué à en construire jusqu'à la fin du VII^e siècle. Ils n'ont disparu qu'avec l'établissement définitif du régime des codes.

A l'extérieur et autour de ces tombes étaient disposées des figures de terre, les *haniwa*. Les plus anciennes, cylindriques, ont pu être des vases d'offrandes ou des supports de vases. Plus tard, ces figures se diversifièrent et des représentations humaines, animales, des maisons, des bateaux apparurent, comme si on avait voulu faire paraître sur la tombe du chef l'ensemble de son peuple et de ses biens. Le costume des *haniwa* rappelle celui des peuples cavaliers de la Corée du Nord, tel qu'il est représenté sur les parois des tombes de la région de Pyong Yang. Les maisons présentent divers types de toitures encore en usage de nos jours.

RÉPARTITION DES KOFUN



Les plus anciens *kofun* se trouvent dans le Kinai et, plus précisément, dans le sud du bassin du Yamato; ils remonteraient à la seconde moitié du III^e siècle. Ils se sont propagés ensuite vers l'ouest, au début du IV^e siècle, vers le sud de Kyû-Shû et vers l'est, dans la seconde moitié du IV^e siècle, manifestant ainsi l'extension de l'influence du Yamato.

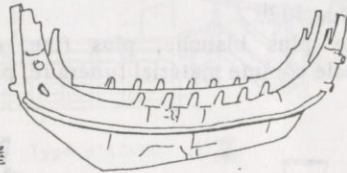


haniwa 埴輪



人母屋

toit de type irimoya



Une tradition rapportée dans le *Nihon shoki* veut que les *haniwa* aient été inventés du temps de Suinin-tennô par un certain Nomi no Sukune qui aurait fait venir de la région d'Izumo des potiers pour fabriquer des statuettes de terre qu'on aurait enterrées pour accompagner l'impératrice au tombeau, comme substituts de victimes humaines. Mais il semble bien que la pratique de sacrifier des hommes à la mort d'un grand personnage n'a jamais existé au Japon (le suicide du subordonné à la mort d'un supérieur a pu se rencontrer à date très ancienne) et que l'anecdote a été inventée pour rendre compte de la présence des *haniwa* autour des tombes.

poterie type *Haji* 土師

poterie rougeâtre assez grossière qui continue la tradition de l'époque Yayoi



haniwa cylindrique

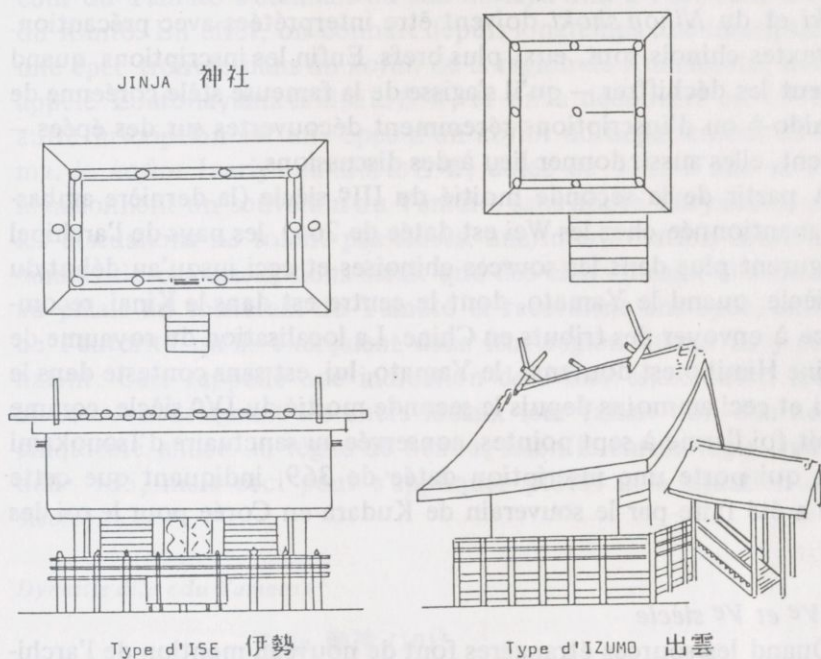
type *Sue* 須恵

poterie plus blanche, plus fine, d'origine coréenne, utilisée à partir du Ve siècle comme matériel funéraire, plus tard poterie de la cour de Nara



Les deux types de poteries de l'époque des Grandes Tombes manifestent, d'une part, la persistance des traditions de l'époque Yayoi et, d'autre part, les nouvelles influences apportées du continent par des potiers immigrés. Il y eut aussi des forgerons, des tisserands, des tanneurs, etc.

Les sanctuaires qu'on reconstruit à intervalles réguliers sur les modèles anciens, donnent de nos jours encore le modèle de ce qu'a pu être l'architecture dans l'archipel à une époque fort ancienne, Ve siècle sans doute. Les piliers sont directement enfoncés dans le sol, ils soutiennent une charpente massive.



Ise et Izumo sont les deux plus anciens sanctuaires du pays. Ise est consacré à la déesse Amaterasu considérée comme l'ancêtre et la protectrice du clan impérial, celle qui lui a donné mandat de régner. On ne sait quand le miroir, support de l'esprit de cette déesse, quitta la résidence du souverain pour être installé à part, puis à Ise. Le *Nihon shoki* dit II^e siècle, mais il est clair que cette date est beaucoup trop ancienne : est-ce V^e siècle ?

Le sanctuaire d'Izumo a pu, à l'origine, être le centre du culte d'un groupe qui se serait soumis à la cour du Yamato. Il est consacré au dieu Ōkuninushi qui se serait effacé et aurait cédé la terre aux descendants de la déesse Amaterasu.

Le grenier surélevé de l'époque Yayoi est-il l'ancêtre du sanctuaire ainsi que de la demeure du chef, elle aussi, surélevée ?

Longtemps encore le peuple a vécu dans des demeures semi-enterrées ou établies au niveau du sol.

Des miroirs nous présentent aussi le type du *torii* 鳥居, portique qui délimite et ouvre une aire sacrée.

B. Ce que disent les textes

Il va sans dire que plus l'époque est éloignée, plus les indications du *Kojiki* et du *Nihon shoki* doivent être interprétées avec précaution. Les textes chinois sont, eux, plus brefs. Enfin les inscriptions, quand on peut les déchiffrer — qu'il s'agisse de la fameuse stèle coréenne de Kōkaido-ō ou d'inscriptions récemment découvertes sur des épées — peuvent, elles aussi, donner lieu à des discussions.

A partir de la seconde moitié du III^e siècle (la dernière ambassade mentionnée chez les Wei est datée de 265), les pays de l'archipel ne figurent plus dans les sources chinoises et ceci jusqu'au début du V^e siècle, quand le Yamato, dont le centre est dans le Kinai, recommence à envoyer des tributs en Chine. La localisation du royaume de la reine Himiko est douteuse, le Yamato, lui, est sans conteste dans le Kinai et ceci au moins depuis la seconde moitié du IV^e siècle, comme en fait foi l'arme à sept pointes, conservée au sanctuaire d'Isonokami 石上, qui porte une inscription datée de 369, indiquant que cette arme a été faite par le souverain de Kudara en Corée pour le roi des Wa.

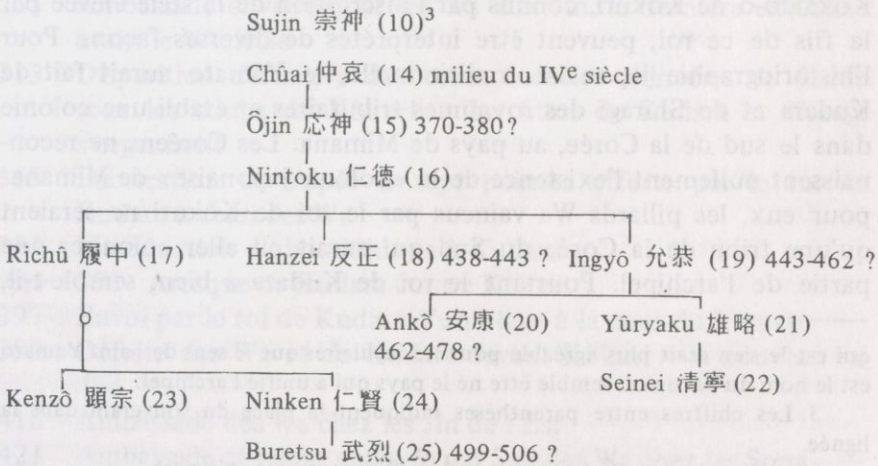
IV^e et V^e siècle

Quand les sources étrangères font de nouveau mention de l'archipel, il est question, à la fin du IV^e siècle, d'un pays situé dans les régions centrales, celles que l'administration de la période ancienne devait désigner du nom de Kinai, région située autour de la capitale. Comme ce pays apparaît d'abord dans ses relations avec la Corée et avec la Chine, on est assuré qu'il contrôle déjà le nord de Kyû-Shû. S'est-il fondé sur place? A-t-il été organisé par des conquérants venus de l'Ouest? Comment a-t-il étendu son influence vers l'Ouest, les régions de Kyû-Shû, celles de la côte de la mer du Japon et dans les pays de l'Est? La mythologie fait état d'une rivalité entre les descendants de la déesse céleste et les héritiers de Susanoo no mikoto en la personne d'un dieu terrestre organisateur du pays, Ôkuninushi, et de la cession pacifique des droits de ceux d'Izumo entre les mains de la dynastie du Yamato. La mythologie fait aussi connaître le héros Yamatotakeru no mikoto, 日本武尊 qui, par sa valeur guerrière, aurait soumis des populations du sud de Kyû-Shû et de l'est du Kinai. Mais rien ne vient documenter ou jalonner cette conquête pacifique

ou guerrière ou les deux à la fois. D'ailleurs, le clan formant ce qu'on appelle « cour de Yamato », ne gouvernait pas directement, mais se contentait de recevoir des chefs des grands clans locaux l'assurance qu'ils reconnaissaient sa supériorité. Ce clan vivait de ses terres du Yamato, riches et mises en valeur précocement grâce à l'aide d'immigrés venus du continent.

Dans la seconde moitié du Ve siècle, l'influence des chefs de la cour du Yamato s'étendait du sud de Kyû-Shû à l'est dans la région du Kantô. En effet, on connaît depuis longtemps une inscription sur une épée trouvée dans un *kofun* de la région de Kumamoto, le *kofun* appelé Edafunayama 江田船山古墳, et on a découvert en 1978 une autre inscription sur une épée d'un *kofun* du département de Saitama, le *kofun* Inariyama 稲荷山古墳, datée de 471. L'une et l'autre mentionnent un souverain du Yamato, sans doute Yûryaku. Quoique les discussions ne soient pas closes, une interprétation couramment admise de ces inscriptions serait que des chefs locaux allaient servir au palais du souverain du Yamato et recevaient une épée, emblème de l'autorité qu'ils exerçaient dans leur région quand ils y retournaient. Ceci rappelle une indication du *Nihon shoki* selon laquelle la cour en désignant les chefs locaux leur faisait don d'armes (cf. cinquième année du règne de Seimu, selon la chronologie traditionnelle 135, mais ceci peut s'appliquer plutôt à la situation du Ve siècle).

Dynastie dite « du Yamato »²



2. Le nom de Yamato peut s'écrire 大倭 conformément à la graphie utilisée par les Chinois pour désigner les peuples de l'archipel, ou 大和 parce que la prononciation chinoise de ce caractère 和 est aussi *wa*, et que le sens d'harmonie

L'empereur qui fut nommé Chûai (tous ces noms sont des noms posthumes attribués aux souverains lors de la compilation du *Nihon shoki*), selon la chronologie des «Chroniques du Japon», aurait vécu à la fin du II^e siècle. Sa veuve aurait fait la conquête de la Corée. S'il y a une part de vérité dans ce récit, il convient de le repousser à la fin du IV^e siècle. On considère qu'à partir de Nintoku-tennô l'histoire dynastique devient assez sûre. On remarque que les successions se font de frère à frère ou d'oncle à neveu. Elles furent souvent l'occasion de disputes dans lesquelles intervenaient les familles au service de la cour, dont certaines mariaient leurs filles à des princes. Le *Nihon shoki* présente Buretsu-tennô, le dernier descendant direct de Nintoku-tennô, comme un tyran sanguinaire.

L'état du Yamato est surtout connu par ses relations avec la Chine et la Corée où l'État de Kôkuri, qui avait pris naissance dans le nord dès le I^{er} siècle et s'était reconnu tributaire des Han, a, au début du IV^e siècle, achevé de détruire les commanderies chinoises établies dans la Corée centrale, tandis que Kudara, qui devait toujours rechercher l'amitié du Yamato, et Shiragi s'organisaient dans le sud. La cour du Yamato a commencé à s'intéresser à la Corée sans doute parce qu'elle s'y procurait le métal et des connaissances techniques en matière d'aménagement du sol et d'artisanat et qu'elle avait besoin de passer par la péninsule pour nouer des relations avec la Chine. Le Yamato participa aux querelles qui opposaient Kôkuri, Kudara et Shiragi, en allié de Kudara, qui lui aurait envoyé des otages dès la fin du IV^e siècle. Les épisodes de ce temps, sous le règne du roi Kôkaido-ô de Kôkuri, connus par l'inscription de la stèle élevée par le fils de ce roi, peuvent être interprétés de diverses façons. Pour l'historiographie japonaise traditionnelle, le Yamato aurait fait de Kudara et de Shiragi des royaumes tributaires et établi une colonie dans le sud de la Corée, au pays de Mimana. Les Coréens ne reconnaissent nullement l'existence de la «colonie japonaise» de Mimana: pour eux, les pillards Wa vaincus par le roi de Kôkuri ne seraient qu'une tribu de la Corée du Sud qui aurait pu aller coloniser une partie de l'archipel. Pourtant le roi de Kudara a bien, semble-t-il,

qui est le sien était plus agréable pour les insulaires que le sens de nain. Yamato est le nom du bassin où semble être né le pays qui a unifié l'archipel.

3. Les chiffres entre parenthèses indiquent la place du souverain dans la lignée.

(16) Nintoku (ou Richû) serait le San 讚 des sources chinoises.

(18) Hanzei serait le Chin 珍 des sources chinoises.

(19) Ingyô serait le Sei 清 des sources chinoises.

(20) Ankô serait le Kô 興 des sources chinoises.

(21) Yûryaku serait le Bu 武 des sources chinoises.

V. — FIN DU <i>BAKUFU</i>	212
A. Invasions mongoles	212
B. Fin du <i>bakufu</i>	215

CHAPITRE 5
DE 1333 A 1603

<i>APERÇU SUR LES SOURCES</i>	219
I. — ÉPOQUE DES COURS DU NORD ET DU SUD	225
A. Restauration de Kenmu	228
B. Les luttes et leurs résultats.	230
C. Organisation du <i>bakufu</i> de Muromachi.	233
D. Rôle des moines de la secte Zen	240
II. — APOGÉE DU <i>BAKUFU</i> DE MUROMACHI	242
A. Yoshimitsu et son gouvernement	242
B. Développement de l'économie	247
C. Formation de la communauté villageoise	253
III. — ÉPOQUE DES LUTTES ENTRE LES PROVINCES	261
A. Luttes entre les <i>daimyô</i> et contre les <i>daimyô</i>	261
B. Les <i>daimyô</i> de l'époque des luttes entre les provinces	269
C. Vie économique et échanges	274
IV. — RÉUNIFICATION DU PAYS; PÉRIODE AZUCHI-MOMOYAMA	278
A. La première étape : Oda Nobunaga	278
B. Toyotomi Hideyoshi : réunification complète	281
C. Tokugawa Ieyasu et l'établissement du <i>bakufu</i> des Tokugawa.	292

CHAPITRE 6
ÉPOQUE D'EDO OU DU *BAKUFU* DES TOKUGAWA (1603-1867)

<i>APERÇU SUR LES SOURCES</i>	299
I. — ORGANISATION DU RÉGIME	307
A. Institutions	307
B. Les statuts sociaux.	318
C. Fermeture du pays.	328
II. — APOGÉE DE L'ÉPOQUE D'EDO.	334
A. Le <i>bakufu</i> et le règne de Tsunayoshi	334
B. Prospérité économique et essor de la culture bourgeoise	348
III. — DIFFICULTÉS ET RÉFORMES.	355
A. Règne de Yoshimune; réformes de l'ère Kyôhō	356
B. Gouvernement de Tanuma Okitsugu et réformes de l'ère Kansei	358
C. Mizuno Tadakuni et les réformes de l'ère Tenpō	362
IV. — FIN DU <i>BAKUFU</i>	370
A. Problèmes intérieurs et extérieurs jusqu'en 1860	371
B. Échec de la politique d'union nationale et alliance des fiefs du Sud contre le <i>bakufu</i>	375

CHAPITRE 7
ÉPOQUE MEIJI (1868 - 1912)

APERÇU SUR LES SOURCES	385
I. — LIQUIDATION DU RÉGIME ANCIEN ; CENTRALISATION	386
A. Les improvisations constitutionnelles	386
B. Refonte de la société	394
C. Les bases économiques	401
II. — ÉLABORATION DE LA CONSTITUTION ET SON APPLICATION	406
A. Mouvement pour les droits du peuple et la liberté	406
B. Action du gouvernement	411
C. Application de la constitution	420
III. — LA FIN DU RÈGNE ET LES SUCCÈS	425
A. Révision des traités inégaux et guerres victorieuses	425
B. Développement de l'industrie	430
C. Coup d'œil sur les courants de pensée	436
LISTE DES TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES	457
TABLE DES CARTES	458

Achévé d'imprimer
sur les presses d'IRB
61300 L'Aigle
Dépôt Légal : Novembre 1986

Composition et mise en page
Arlette Chancrin
6, rue Christine, 75006 Paris

